



CHRISTOPH SCHEIDEGGER est chef de groupe de l'unité de recherche Biodiversité à l'Institut fédéral de recherches sur la forêt, la neige et le paysage WSL et professeur honoraire de l'Université de Berne. C'est là qu'il a étudié la biologie, obtenu son doctorat en 1987 et son habilitation en 1995. Ses recherches portent sur des questions liées à la protection de la nature et à la biologie de l'évolution. Il a dirigé de nombreux projets de recherche nationaux et internationaux, est coprésident du groupe des spécialistes des lichens au sein de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) et président de la plateforme Biologie de l'Académie des sciences naturelles (SCNAT).

« LA RECHERCHE NE DOIT PAS PRENDRE DE COURT LES GENS CONCERNÉS AVEC SES PROPOSITIONS DE SOLUTION. »

Auteur : Heinz Nauer

Christoph Scheidegger raconte, enfant déjà, sa fascination pour la recherche sur la nature; son intérêt pour les lichens alors qu'il était gymnasien et explique pourquoi, en matière de protection de la nature, les solutions praticables sont parfois meilleures que les solutions parfaites.

Forte de ses 35 000 expertes et experts, l'Académie suisse des sciences naturelles (SCNAT) fait partie des Académies suisses des sciences. Elle s'engage à l'échelle régionale, nationale et internationale pour encourager le dialogue entre la science et la société. Elle renforce la prise de conscience à l'égard des sciences naturelles comme pilier central de notre développement culturel et économique. Sur mandat du SEFRI, la SCNAT coordonne depuis 2019 l'élaboration de feuilles de route par la communauté scientifique. Elles servent de base aux décisions touchant les infrastructures de recherche d'intérêt national dans lesquelles la Confédération doit investir.

« J'ai su dès le gymnase que j'allais m'occuper de lichens. Lors d'une semaine d'étude, j'ai récolté, aux abords du glacier du Gorner, des espèces que j'ai essayé de déterminer au moyen d'un petit livre des éditions Hallwag. Un ouvrage de référence intitulé «Lichens d'Europe centrale» y était mentionné et je l'ai acheté. Les termes spécialisés y étaient si nombreux que j'ai vite été dépassé. J'ai appelé le numéro principal de l'Université de Berne et j'ai finalement atterri avec ma petite boîte chez Klaus Ammann qui était alors maître assistant et a ensuite été mon directeur de thèse.

Déjà bien avant, comme écolier, j'ai utilisé des boîtes pour observer des crustacés, des larves de mouches ou des polypes d'eau douce. Je suis tombé un jour sur une larve d'insecte que je n'arrivais pas à identifier. Avec ma mère, je suis allé chez un de ses anciens professeurs, le biologiste réputé Eduard Frey, qui m'a aidé avec beaucoup d'empathie à la reconnaître. Son laboratoire et son grand herbier de lichens m'avaient à l'époque beaucoup impressionné.

Et une question se pose aujourd'hui : comment se familiariser de façon précoce avec la biodiversité afin de pouvoir commencer à effectuer un travail scientifique ? C'est là aussi une tâche de la plateforme Biologie des Académies : éveiller l'intérêt pour la nature chez les écolières, les écoliers et même chez les jeunes familles et leur permettre de vivre des expériences positives grâce à des excursions, des observations et du matériel mis à disposition. On ne commence en fait à distinguer les choses que lorsque l'on est en contact direct avec elles. Pour ma part, je m'efforce de connaître 2000 espèces de lichen en Suisse.

En Suisse, il existe, répartis dans diverses collections d'histoire naturelle, quelque 60 millions d'objets, animaux, champignons, plantes, fossiles etc., qui sont très importants pour la recherche et

l'enseignement. C'est une quantité inimaginable. Grâce au projet SwissCollNet, dont je m'occupe en tant que président de la plateforme Biologie, nous essayons de « mettre en valeur » ces collections, c'est-à-dire de garantir qu'elles soient plus facilement accessibles pour la recherche.

Mon travail principal au WSL porte sur la biologie de la conservation des lichens dans des biotopes exploités. Il s'agit d'harmoniser l'exploitation avec les besoins en terme d'habitat d'espèces rares et menacées. Pour moi, il est important de savoir comment les choses se passent sur le terrain, par exemple dans la pratique forestière. Il ne s'agit pas seulement de s'attacher à ce que peut faire la science, mais de rencontrer les praticiens sur un pied d'égalité et de chercher ensemble des solutions. J'utilise pour cela la notion de recherche intégrative. Un bel exemple à ce sujet est une mesure pour lutter contre le choléra au Bangladesh. Lors d'inondations, lorsque les systèmes techniques ne fonctionnent plus, il est possible d'utiliser l'étoffe des saris pour filtrer l'eau potable. Ce n'est pas une solution parfaite, mais elle est praticable. Nous devons aussi aller davantage dans cette direction en matière de protection de la nature : chercher de façon transparente des options et des solutions robustes et largement soutenues pour des problèmes complexes. La recherche ne doit pas prendre de court les gens concernés avec ses propositions de solution.

Le fait que des idées sur la protection de la nature et la préservation des espèces soient aujourd'hui beaucoup mieux acceptées me réjouit. Au début de ma carrière, nous étions souvent qualifiés d'hurluberlus par les praticiens. Cela a totalement changé. »